

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE – SESSION 2012

ÉPREUVE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS

TOUTES SERIES

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 2

« ÉPREUVE ANTICIPÉE – CLASSE DE PREMIÈRE »

**Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Ce sujet comporte huit pages, numérotées de 1/8 à 8/8.**

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé

Objet d'étude :

Le personnage de roman, du XVIIème siècle à nos jours.

Le sujet comprend :

Texte A : Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932.

Texte B : Jean Giono, *Le grand troupeau*, 1931.

Texte C : Sébastien Japrisot, *Un long dimanche de fiançailles*, 1991.

Texte A : Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*.

Ferdinand Bardamu, le héros du roman, soldat traumatisé par la première guerre mondiale, se retrouve à l'hôpital. Sa petite amie, Lola, américaine d'origine, venue se battre aux côtés des Français, lui rend visite un jeudi. Elle lui demande s'il est devenu fou et s'il a vraiment peur...

— Et plus que ça encore, Lola, si peur, voyez-vous, que si je meurs de ma mort à moi, plus tard, je ne veux surtout pas qu'on me brûle ! Je voudrais qu'on me laisse en terre, pourrir au cimetière, tranquillement, là, prêt à revivre peut-être... Sait-on jamais ! Tandis que si on me brûlait en cendres, Lola, comprenez-vous, ça serait fini, bien fini... Un squelette, malgré tout, ça ressemble encore un peu à un homme... C'est toujours plus prêt à revivre que des cendres... Des cendres c'est fini !... Qu'en dites-vous ?... Alors, n'est-ce pas, la guerre...

— Oh ! Vous êtes donc tout à fait lâche, Ferdinand ! Vous êtes répugnant comme un rat...

— Oui, tout à fait lâche, Lola, je refuse la guerre et tout ce qu'il y a dedans... Je ne la déplore pas moi... Je ne me résigne pas moi... Je ne pleurniche pas dessus moi... Je la refuse tout net, avec tous les hommes qu'elle contient, je ne veux rien avoir à faire avec eux, avec elle. Seraient-ils neuf cent quatre-vingt-quinze millions et moi tout seul, c'est eux qui ont tort, Lola, et c'est moi qui ai raison, parce que je suis le seul à savoir ce que je veux : je ne veux plus mourir.

— Mais c'est impossible de refuser la guerre, Ferdinand ! Il n'y a que les fous et les lâches qui refusent la guerre quand leur Patrie est en danger...

— Alors vivent les fous et les lâches ! Ou plutôt survivent les fous et les lâches ! Vous souvenez-vous d'un seul nom par exemple, Lola, d'un de ces soldats tués pendant la guerre de Cent ans ?... Avez-vous jamais cherché à en connaître un seul de ces noms ?... Non, n'est-ce pas ?... Vous n'avez jamais cherché ? Ils vous sont aussi anonymes, indifférents et plus inconnus que le dernier atome de ce presse-papiers devant nous, que votre crotte du matin... Voyez donc bien qu'ils sont morts pour rien, Lola ! Pour absolument rien du tout, ces crétins ! Je vous l'affirme ! La preuve est faite ! Il n'y a que la vie qui compte. Dans dix mille ans d'ici, je vous fais le pari que cette guerre, si remarquable qu'elle nous paraisse à présent, sera complètement oubliée... A peine si une douzaine d'érudits¹ se chamailleront encore par-ci, par-là, à son occasion et à propos des dates des principales hécatombes² dont elle fut illustrée... C'est tout ce que les hommes ont réussi jusqu'ici à trouver de mémorable au sujet les uns des autres à quelques siècles, à quelques années et même à quelques heures de distance... Je ne crois pas à l'avenir, Lola...

Lorsqu'elle découvrit à quel point j'étais devenu fanfaron³ de mon honteux état, elle cessa de me trouver pitoyable le moins du monde... Méprisable elle me jugea, définitivement.

Elle résolut de me quitter sur-le-champ. C'en était trop. En la reconduisant jusqu'au portillon de notre hospice ce soir-là, elle ne m'embrassa pas.

¹ Érudit : homme qui dispose d'un savoir étendu dans certains domaines

² Hécatombe : massacre d'un nombre élevé de personnes

³ Fanfaron : vantard

Texte B : Jean Giono, *Le grand troupeau*.

Nous sommes en août 1914 et la grande guerre vient de débuter. Quelque part dans un village de Haute Provence des paysans commentent les événements et leur répercussion sur la vie habituellement tranquille du village.

La route de la montagne passe devant le bourg. Là, elle fait un coude, un beau détour autour d'une fontaine, puis elle s'en va vers les plaines où de ce temps on voit trembler le chaud.

5 A ce coude-là, il y avait déjà tous les vieux du « Cercle des Travailleurs », la buraliste avec ses yeux de sang et puis des femmes, et puis des petits qui tenaient les jupes des femmes à pleines mains. Le vieux Burle ouvrit sa fenêtre : il était malade, en chemise de lit et un cataplasme¹ de papier gris sur la poitrine ; mais il ouvrit sa fenêtre toute grande, il huma l'air et il resta là.

10 A en juger par le bruit, la chose venait du côté de la montagne et même elle était déjà dans le bourg, là-bas, dans le quartier Saint-Lazare ; les maisons fumaient de poussière comme si elles s'écroulaient dans leurs gravats.

— Trop beau, je dis, dit le cordonnier, et puis c'est venu le temps de la pourriture. La vigne est pourrie : une tache sur la feuille comme un doigt sale et tout se sèche.

15 Sa bouche resta ouverte au fond de sa barbe pour d'autres mots. On entendait maintenant des cloches et des sonnettes et, à ras de terre, un bruit de pieds et, à hauteur du ventre, un bruit de bêlements et de cris d'agneaux.

— Burle, qu'est-ce que tu en dis, appela Malan ?

— Des moutons, dit Burle. Il parlait rare², en écrasant son mal de poitrine entre ses vieilles dents. Des moutons, mais jamais de ma vie un tel bruit...

20 Un vol de grosses mouches sonna dans le feuillage des ormes comme de la grêle. Un nuage d'hirondelles et qui portait des pigeons perdus dévia son ventre blanc dans le ciel et passa en grésillant comme de l'huile à la poêle.

— La pourriture, dit le cordonnier. Sur la Durance, il y a des îles de poissons morts. Si tu en prends, ça te coule dans les doigts en boue d'écailles et de pourriture.

25 La laitière Babeau qui était juste devant lui, à attendre comme tous, se tourne un peu de côté.

— C'est dans l'air, elle dit. Et hier soir, tu as vu ?

— Oui ! et toi ?

30 — Oui ! De retour de la gare, je me suis fraîche au pas de la porte ; j'avais la peau brûlante de tout ça. Alors, j'ai vu, de là-bas jusque-là, une grande chose de lumière, ça semblait une patte de canard.

— Ça semblait une grande feuille d'armoise³ tout en or, dit le cordonnier.

Mais maintenant, tout l'air tremblait et on ne pouvait plus parler.

Alors, on vit arriver un vieil homme et, derrière lui, la tête d'un troupeau.

35 — Sainte Vierge ! dit la laitière.

— Il est fou celui-là ! cria Burle.

Il y avait le gros soleil et la poussière, et l'épaisse chaleur sur les routes si difficile à trouer d'un pas d'homme ou de bête ; ce soleil comme une mort !...

¹ Cataplasme : bouillie médicinale que l'on applique sur la peau.

² Il parlait rare : il s'exprimait très peu.

³ Armoise : Plante aromatique.

Le cordonnier dit dans sa barbe :

40 — La guerre ! C'est cette guerre qui les fait descendre.

Du coup, autour de lui, on ferma la bouche, et Burle même comprit là-haut et les autres comprirent, tout seuls.

45 Les cœurs se mirent à taper des coups sourds un peu plus vite. On pensait à cette nuit d'avant qui sentait trop le blé. Oui, trop le blé. Et quelle vague de dégoût à sentir cette odeur de blé, à voir les petits enfants dans les bras des femmes, à voir ces jeunes femmes, toujours bien pleines de plaisir, sur leurs deux jambes ; à comprendre tout ça, en même temps que les beaux hommes partaient dans le gémissement des chevaux.

Texte C : Sébastien Japrisot, *Un long dimanche de fiançailles*.

Il s'agit de la première page du roman.

Il était une fois cinq soldats français qui faisaient la guerre, parce que les choses sont ainsi.

Le premier, jadis aventureux et gai, portait à son cou le matricule 2124 d'un bureau de recrutement de la Seine. Il avait des bottes à ses pieds, prises à un Allemand, et ces bottes s'enfonçaient dans la boue, de tranchée en tranchée, à travers le labyrinthe abandonné de Dieu qui menait aux premières lignes.

L'un suivant l'autre et peinant à chaque pas, ils allaient tous les cinq vers les premières lignes, les bras liés dans le dos. Des hommes avec des fusils les conduisaient, de tranchée en tranchée — floc et floc des bottes dans la boue prises à un Allemand —, vers les grands reflets froids du soir par-delà les premières lignes, par-delà le cheval mort et les caisses de munitions perdues, et toutes ces choses ensevelies sous la neige.

Il y avait beaucoup de neige et c'était le premier mois de 1917 et dans les premiers jours.

Le 2124 avançait dans les boyaux en arrachant, pas après pas, ses jambes de la boue, et parfois l'un des bonhommes l'aidait en le tirant par la manche de sa vieille capote¹, changeant son fusil d'épaule, le tirant par le drap de sa capote raidie, sans un mot, l'aidant à soulever une jambe après l'autre hors de la boue.

Et puis des visages.

Il y avait des dizaines et des dizaines de visages, tous alignés du même côté dans les boyaux étroits, et des yeux cernés de boue fixaient au passage les cinq soldats épuisés qui tiraient tout le poids de leur corps en avant pour marcher, pour aller plus loin vers les premières lignes. Sous les casques, dans la lumière du soir par-delà les arbres tronqués², contre les murs de terre perverse, des regards muets dans des cernes de boue qui suivaient un instant, de proche en proche, les cinq soldats aux bras liés avec de la corde.

Lui, le 2124, dit l'Eskimo, dit aussi Bastoche, il était menuisier, au beau temps d'avant, il taillait des planches, il les rabotait, il allait boire un blanc sec entre deux placards pour cuisine — un blanc chez Petit Louis, rue Amelot, à Paris —, il enroulait chaque matin une longue ceinture de flanelle autour de sa taille. Des tours et des tours et des tours. Sa fenêtre s'ouvrait sur des toits d'ardoise et des envols de pigeons. Il y avait une fille aux cheveux noirs dans sa chambre, dans son lit, qui disait — qu'est-ce qu'elle disait ?

Attention au fil.

Ils avançaient, la tête nue, vers les tranchées de première ligne, les cinq soldats français qui faisaient la guerre, les bras liés avec de la corde détrempeée et raidie comme le drap de leur capote, et sur leur passage, quelquefois, une voix s'élevait, une voix tranquille, jamais la même, une voix neutre qui disait attention au fil.

Il était menuisier, il était passé en conseil de guerre pour mutilation volontaire, on avait trouvé des morsures de poudre sur sa main gauche blessée, on l'avait condamné à mort. Ce n'était pas vrai. Il avait voulu arracher de sa tête un cheveu

¹ Capote : manteau militaire, ample et lourd.

² Tronqués : défigurés, mutilés.

blanc. Le fusil, qui n'était même pas le sien, était parti tout seul, parce que de la mer du Nord aux montagnes de l'Est, depuis longtemps, les labyrinthes creusés par les hommes n'abritaient plus que le diable. Il n'avait pas attrapé le cheveu blanc.

QUESTIONS

Après avoir lu attentivement les textes du corpus, vous répondrez aux questions suivantes de façon organisée et synthétique. (6 points)

Question 1 :

Quelle vision de la guerre suggèrent ces différents extraits de romans ? Justifiez votre réponse. (3 points)

Question 2 :

Comment le narrateur utilise-t-il les personnages pour traduire sa vision de la guerre ? (3 points)

TRAVAUX D'ECRITURE

Vous traiterez ensuite au choix un des sujets suivants. (14 points)

Commentaire

Vous ferez le commentaire du texte de Céline (texte A), à partir du parcours de lecture suivant :

- La confrontation de deux attitudes face à la guerre.
- La réflexion réaliste sur la mort.

Dissertation :

De quels moyens disposent les romanciers pour faire entendre leur voix sur de graves sujets de société ? Vous répondrez à cette question en un développement argumenté, en mobilisant les textes du corpus ainsi que ceux que vous avez lus et étudiés.

Invention :

Imaginez les pensées du 2124 (texte C) en supposant qu'il ressorte seul sain et sauf d'une embuscade fatale. Vous évoquez d'abord ses peurs, puis les idées qui lui traversent l'esprit au moment de l'embuscade, enfin ses premières réactions face à la disparition de ses camarades.